

La compétition

Number 141-142, September 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50511ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1989). Review of [La compétition]. *Séquences*, (141-142), 52–59.

A Cry in the Dark (Fred Schepisi) Australie

« Le film traite de la désinformation occasionnée par les médias. La perception du public a construit quelque chose de si éloigné de la réalité, que cela s'est transformé en folle thérapie de groupe. »

Fred Schepisi

(Voir critique dans *Séquences*, no 139, mars 1989, p. 86.)

Chimère (Claire Devers) France

« L'enfant cadeau, l'enfant ciment d'un couple en train d'exploser, je n'y crois pas. Il ne fait qu'augmenter la situation et l'amener à la catastrophe. D'où la signification de mon titre, la chimère représentant un animal mythique, utopique et monstrueux. »

Claire Devers

On voudrait bien s'intéresser à cette histoire d'amour fragile. L'enfant qu'Alice attend, le paternel n'en est pas chaud. Elle fait une fausse-couche. De plus, sa soeur se suicide avec son chat. Non seulement, il n'y a rien de reluisant dans cette histoire, mais tout sonne faux aussi bien dans l'interprétation que dans les dialogues. Alice est une fille qui travaille dans une station météorologique, tandis que Léo est architecte. Il arrive qu'il prenne des airs hautains pour humilier son meilleur ami Fred. Mais ce sont les rapports surtout entre Léo et Alice qui sont défectueux. Tous deux n'arrivent pas à maîtriser leurs différences. Aussi tout est en état d'instabilité. Même le film. Si, comme dit Claire Devers, « une chimère est un monstre constitué de plusieurs corps qui n'arrivent pas à vivre ensemble, tout comme le trio monstrueux de mon film », il faut admettre que son deuxième long métrage est un film avorté.

Cinéma Paradiso / Nuovo Cinema Paradiso (Giuseppe Tornatore) Italie

« J'ai écrit cette histoire en me rappelant mon enfance. Comme Toto, le petit garçon du film, je vivais dans un village de Sicile, et j'étais passionné par le cinéma. C'est dans les films que je trouvais les réponses. Le cinéma m'apprenait tout. »

Giuseppe Tornatore

Encore un film sur la mort d'une salle de cinéma. Oui, mais abordée d'une façon originale. Nous sommes en Sicile. C'est le curé qui dirige cette salle et il ne peut supporter aucun baiser dans les films. Coupures! C'est ainsi qu'Alfredo doit s'exécuter au son d'une clochette. Mais vient Toto. C'est un gamin de huit ans qui s'introduit



dans la cabine de projection pour connaître les appareils. Alfredo a beau le renvoyer, il parvient toujours à s'y glisser. Mais, un jour, la pellicule flambe et c'est précisément Toto qui sauve Alfredo. Ce film de Giuseppe Tornatore est un bel hommage au 7e art. L'auteur a su intégrer à son film des extraits qui rappellent des heures glorieuses du cinéma. Et l'humour ne manque pas dans ce film interprété admirablement par Philippe Noiret devenu projectionniste et un jeune garçon d'un étonnant naturel. Le film nous conduit aux obsèques d'Alfredo auxquelles est venu assister Toto, devenu réalisateur. On le retrouve trente ans plus tard se faisant projeter les coupures rassemblées des plus « beaux baisers » du cinéma. Si la nostalgie a quelque résonance dans ce film, le sourire et l'émotion sont constamment au rendez-vous. Quel beau film!

Do the Right Thing (Spike Lee) États-Unis

« Je fais des films sur les Noirs et pour les Noirs. Nous avons besoin de nous reconnaître à l'écran tels que nous sommes et non pas tels que les Blancs nous imaginent. J'aimerais que les spectateurs noirs se lèvent à la fin du film. J'aimerais que chacun ressente l'horreur de la situation. »

Spike Lee

Il fait très chaud ce jour-là à Brooklyn. On trouve des Noirs, des Coréens, des Italiens, des Porto-Ricains, des Mexicains, bref un embryon de société des nations. Tout se déroule chez Sal, tenancier





de la *Famous Pizzeria*, alors que Radio Raheem crache les propos de son disc-jockey, Mister Señor Love Daddy. Mais tout ne va pas pour le mieux entre le livreur Mookie à la démarche hésitante et le propriétaire expéditif. Il suffira qu'un gros et grand amateur de radio portative viennent déverser une musique tonitruante dans le restaurant pour déclencher une des plus vertigineuses bagarres de quartier qui se termine par l'incendie de la pizzeria. Ce qui captive dans ce film de Spike Lee, c'est l'observation minutieuse des personnages. Que ce soit le propriétaire et ses deux fils, ou Mookie et les siens, ils sont peints avec une justesse remarquable. Le pittoresque des situations, la création de l'atmosphère, la maîtrise du récit donnent un film qui se déroule à l'emporte-pièce. La finale avec l'arrivée des pompiers ajoute un point d'orgue brillant. Que voulait le cinéaste par ce film? Il le dit par deux déclarations qui terminent le film: l'une de Martin Luther King sur la non-violence et l'autre de Malcolm X sur la violence légitime. On sait que Spike Lee préfère la seconde citation. C'est ce qu'il illustre son film.

L'Enfant de la lune / El Niño de la Luna (Agustin Villaronga) Espagne

« L'histoire originale comporte des éléments ésotériques, mais le film n'est ni métaphysique, ni mythologique. J'ai plutôt porté mon effort sur l'atmosphère pour que le spectateur perçoive distinctement la ligne, la frontière entre l'imagination et la réalité. »

Agustin Villaronga

Quand le film a commencé, je me suis souvenu spontanément du film de Vincent Ward, *The Navigator*. Dans *L'Enfant de la lune*, apparaît

David qui, en songe, a reçu l'affirmation qu'il est le fils de la Lune. Nous sommes dans l'Europe de l'entre-deux-guerres où des expériences inquiétantes essaient d'unir des couples brillants pour obtenir des enfants surdoués. Que va faire David? Il va favoriser la fuite de deux géniteurs. Alors les trois complices s'évadent par la cheminée pour traverser la campagne et se retrouver dans un désert d'Afrique. Toutefois, seul David finit par aboutir chez les Zoulous où on le reçoit comme un dieu. Cette légende, sans doute, porte sur des pouvoirs supranaturels. Elle est filmée d'abord dans des tons froids, métalliques, que rappellent les audaces nazies, mais elle se clôt dans une Afrique lumineuse et chaude. Agustin Villaronga donne à son film un côté mystérieux, aléatoire, qui laisse le spectateur ébloui par une virtuosité étonnante. Quant à une explication cartésienne de cette aventure, il faudra la creuser patiemment.

Les Femmes sur le toit / Kvinnorna pa taket (Carl-Gustaf Nykvist) Suède

« Les Femmes sur le toit est un film dont les principaux ingrédients sont la lumière et la couleur, et dont le thème principal est le mystère caché dans quelques morceaux de verre. En toile de fond, les ravages de la Première Guerre mondiale. »

Carl-Gustaf Nykvist

C'est vrai que le film est un « travail » sur la lumière, car Linnea est photographe et trouve en Anna un modèle de choix. Nous sommes en 1914 et la présence d'un homme semble troubler les deux amies. Il n'y a plus qu'à s'en débarrasser. Mais il reste le cadavre. Pourquoi ne pas le laisser choir dans le feu? Besogne ardue sur le toit pour atteindre la cheminée. Ce film peu enclin aux dialogues a des aspects sordides. Mais il faut reconnaître que Carl-Gustaf Nykvist marche sur les traces de son père Sven — bien qu'il s'en défende. Il soigne avec délicatesse et finesse toutes les images, dosant la lumière selon les moments du jour. Dommage qu'une histoire aussi déprimante n'arrive pas à retenir les spectateurs!

Francesco (Liliana Cavani) Italie

« Je suis partie notamment de la "Légende des trois compagnons". Tout le film repose sur le témoignage, l'expérience. Ce que j'ai voulu, c'est comprendre le contact que François avait avec Dieu. Je ne parle pas de mysticisme ou de foi, parce que ce sont des mots difficiles et vagues, et vides souvent à force de servir comme le mot amour. Je préfère parler de contact avec Dieu et avec les autres. »

Liliana Cavani

Deux options de Liliana Cavani gênent dans ce film: la langue anglaise utilisée par des gens d'Assise, ainsi que la musique ampoulée





et envahissante de Vangelis. Cela dit, la réalisatrice fait raconter la vie de François par frère Léon qui écrit ce que lui rapportent ses compagnons. Témoin des misères créées par la guerre entre Pérouse et Assise, François devenu prisonnier découvre les Évangiles et prend le parti de tout abandonner pour observer strictement les paroles du Maître. Alors nous assistons à différents épisodes de sa vie errante. Le choix de Mickey Rourke pour incarner François n'était pas mauvais en soi. L'acteur tend à traduire quelques moments cruciaux de la vie du saint: le dépouillement devant ses parents, une visite à Rome chez le pape, la tentation de la chair, l'attente de la voix de Dieu... Si les faits sont indéniables même dans leur schématisation, on se rend compte toutefois que le « spirituel » passe difficilement. Est-ce la faute de l'interprète ou de la réalisatrice? Il n'est pas facile de rendre avec justesse ce qui anime l'âme d'un saint. François n'était pas prédicateur, mais, grâce à sa simplicité, il a été un rassembleur. Il va sans ressources et sans vanité au devant de la misère en témoignant par le détachement et l'humilité. Malgré toute l'ardeur de Mickey Rourke, ce vent de l'esprit ne l'atteint pas vraiment. On reste, hélas! en deça de l'investissement de la grâce. C'est bien dommage!

Jésus de Montréal (Denys Arcand) Canada

« La voix de Jésus, à travers les Évangiles, a, pour moi, des accents troublants, et je n'y échapperai jamais. »

Denys Arcand

(Voir étude p. 67)

Kuarup (Ruy Guerra) Brésil

« La menace qui plane sur les communautés indiennes nous concernent tous, au Brésil. En perdant les hommes de la forêt avec leurs civilisations, c'est nous-mêmes que nous risquons de perdre. »

Ruy Guerra

L'obsession de la chair tiraille des moines de Recife. Comment vaincre la passion, sinon en allant se faire dévorer chez les Xingu?

C'est ce que décide Fernando dit Nando. Mais cette expérience le renverra à la vie séculière. Ruy Guerra s'est inspiré du roman à succès d'Antonio Callado pour aller tourner à Recife et à Xingu. Le titre rend hommage à la vie et constitue une célébration de la mort. Tout un rituel de chants et de danses rassemble diverses tribus. Hélas! le film nous bouscule entre 1954 et 1964 avec de constants retours en arrière. Il va sans dire que ce déferlement de couleurs et de paroles, ces excès de toutes sortes confinent au délire. À vouloir trop en mettre, on finit par lasser. C'est pourquoi *Kuarup* semble manquer à la fois de maîtrise et de discernement. Si les paysages sont beaux, les Indiens abondants, les filles séduisantes, les militaires audacieux, il reste que tous ces moyens ne réussissent pas à provoquer l'intérêt et l'admiration. On est loin de *Mission* de Roland Joffé dont *Kuarup* aurait pu être le pendant généreux.

Lost Angels (Hugh Hudson) États-Unis

« J'ai été à la recherche d'un père comme Tim. Mais j'ai voulu éviter de faire un film de plus sur les teenagers. C'est une vision née d'un scénariste et d'un réalisateur adultes, qui se veut aussi un constat de notre vie, une sorte d'état des lieux à la fin du siècle. »

Hugh Hudson

(Voir critique p. 117)

Monsieur Hire (Patrice Leconte) France

« Quand on fait des comédies, on en garde la peur viscérale d'ennuyer. On a toujours peur que ça traîne, que ça insiste, que ça manque de rythme. Pour paraphraser un mot célèbre, j'ai pris le temps de faire court, parce que c'est une démarche qui me passionne. C'est la recherche de l'intensité. »

Patrice Leconte

Malgré ce qu'en peut dire Patrice Leconte, M. Hire est un voyeur. Tous les jours, derrière sa porte, il observe froidement la jolie fille d'en face. Peu à peu cette fille devient une obsession. Mais il y a eu un assassinat et on soupçonne M. Hire. D'autre part, Alice a un ami plutôt volage, instable et égoïste. Mais elle sait tout sur lui et M. Hire en sait l'essentiel. Ce qu'il faut observer, c'est la montée du désir chez Hire. Homme froid, s'il en est un, insensible, semble-t-il, distant, taciturne en plus, il suffira d'une rencontre à la soirée de boxe pour découvrir combien Alice l'obsède. Tout se passe au fond de lui-même jusqu'au moment où son amour éclate. Mais la police poursuit M. Hire au point qu'il risque sa vie pour sauver celle de ce petit gredin d'amant. On connaissait Michel Blanc dans *Tenue de soirée*; c'est un tout autre personnage qu'il campe ici. Un homme tout en retenue, sans expression faciale, glacial, un bloc pour ainsi dire dans lequel bout une passion impossible. À son côté, Sandrine Bonnaire illumine le film par son sourire, sa bonne humeur et sa générosité. Vraiment un film de haute qualité.



Mystery Train (Jim Jarmusch) États-Unis

« Bien que les personnages ne se rencontrent jamais, l'apparente indépendance des trois histoires qui composent *Mystery Train* n'ont qu'une façade; elles sont en fait comme les wagons séparés d'un même train — une version moderne et minimaliste des Contes de Canterbury. »

Jim Jarmusch

Mystery Train complète la trilogie comprenant *Stranger Than Paradise* (1984) et *Down by Law* (1986). Et *Mystery Train* constitue en lui-même une trilogie puisqu'il comporte trois histoires se situant à Memphis (Tennessee) où le « fantôme » d'Elvis surgit sans cesse. Le point d'atterrissage des personnages est un hôtel minable où ils viennent passer une nuit. La première histoire nous présente un couple japonais qui se dispute gentiment, elle enjouée, lui fermé, durant ce court pèlerinage chez le King. Puis voici cette Italienne qui va partir pour Rome avec le corbillard de son mari, mais elle aboutit dans une chambre sous le regard inquiétant d'Elvis. Enfin, le chômeur Johnny, abandonné par sa petite amie, va rencontrer deux paumés qui vont l'entraîner dans une aventure risquée. Quel est le lien de ces trois histoires, sinon l'errance et l'attraction de Presley? Que cherchent-ils vraiment? Une part de rêve. Étrange puzzle que ces trois contes qui ne finissent pas si mal pour les protagonistes apparaissant comme des « Strangers than Paradise ». Trois contes menés sans éclat et qui sont comme des traits suintants du visage buriné de l'Amérique.

Pluie Noire / Kuroi ame (Shohei Imamura)

Japon

« Presqu'à mon insu, mes personnages sont constamment habités par la colère. Une colère très particulière qui n'est dirigée contre personne de bien défini. Ils sont en colère, c'est tout. »

Shohei Imamura

Les premières séquences sont insupportables jusqu'à l'indicible. Le 6 août 1945, Hiroshima disparaît sous la bombe atomique. Que voyons-nous? Un vent destructeur, des morts vivants ambulants, des arbres déchiquetés... Ainsi Shohei Imamura nous décrit l'agonie d'une ville sous l'effet d'un engin de malheur. Fidèle au livre de Masuji Ibuse publié en 1965, il présente, sur fond d'horreur, les vaines tentatives de Shigematsu de marier sa nièce en dissimulant les suites de l'irradiation. Car l'éclair-qui-tue n'a pas seulement frappé directement les habitants d'Hiroshima, mais aussi ceux des environs. Le film est une sorte de long lamento en noir et blanc qui nous rappelle de temps à autre les victimes de cet innommable bombe. Je revois ce soldat traumatisé qui, dès qu'un moteur se fait entendre, court stopper le véhicule au cri de « Mission accomplie ». Il y a comme une hallucination qui n'est que le vertige effrayant de cette terrible catastrophe. Imamura traduit ce monde décharné et inquiet sans élever le ton, laissant les



êtres nous dire presque sans paroles leur lancinante douleur et nous montrer leur pitoyable présence.

Reunion / L'Ami retrouvé (Jerry Schatzberg) France

« Je choisis les sujets non pas vraiment au hasard, mais en fonction de l'émotion que j'éprouve devant le matériau de départ, que le sujet soit drôle, étrange ou touchant. »

Jerry Schatzberg

Le film commence comme celui de Joseph Losey, *The Go-Between* (Le Messenger). Henry Strauss, âgé de soixante ans, retourne à Stuttgart (Allemagne fédérale) pour se rappeler son adolescence. Le même Harold Pinter a utilisé la même structure pour adapter le roman de Fred Ullman. En ce temps-là, Harry (il se prénommait Hans) fait connaissance avec Konrad Von Lohenburg, fils d'un aristocrate et se lie d'amitié avec lui. Mais, un jour que Konrad est à l'opéra avec ses parents, il se détourne de Hans. Au lycée, Konrad explique que sa mère est vivement antisémite et qu'il ne voulait pas lui faire un affront. Nous sommes à Stuttgart au début des années 30 alors que Hitler et les nazis s'affirment. Konrad pense que c'est cet homme qui sauvera l'Allemagne. Le film exprime une amitié qui se développe dans la discrétion. Hans laisse toujours Konrad à la grille



de la villa de ses parents. Il y a là des moments répétitifs. Toutefois, le film finit par nous apprendre le rôle héroïque joué par Konrad dans la société nazie. Le retour de Hans dans son pays d'origine le réconcilie avec son ami retrouvé. Jerry Schatzberg nous donne un film qui retient l'émotion, remettant en mémoire les premières images sombres et lugubres dénouant le sort fait à Konrad.

Rosalie Goes Shopping (Percy Adlon)

Allemagne fédérale

« J'adore me plonger dans la fantaisie d'une histoire et planer dans l'imaginaire. Je ne suis pas élitiste. J'aime ce point de vue anarchiste parce que c'est celui dont tout le monde rêve. Je fais des films pour tout le monde. Le bon style est pour tout le monde. »

Percy Adlon

Qui a aimé *Bagdad Café* ne sera pas vraiment déçu par *Rosalie fait ses courses*. Il trouvera la souriante et imposante Marianne Sagebrecht dans le rôle de Rosalie. Comme elle a un mari qui pilote et sept enfants à nourrir, elle trouve un stratagème pour déjouer les marchands avec ses trente-sept cartes de crédit. Tout marche rondement et les biens entrent à la maison comme par enchantement. Mais Rosalie a une conscience fragile. Elle sait que ses procédés ne sont pas très honnêtes. Après chaque course, elle court chez son confesseur avouer ses incartades. Cela ne l'empêche pas de recommencer son manège. Rosalie finira même par offrir à son mari un nouvel avion. Si le film est réjouissant, il n'a pas l'inattendu, la surprise de *Bagdad Café*. Au contraire, les répétitions deviennent un peu lassantes. Mais, tout de même, on rit du sang-froid, de l'optimisme imperturbable de Rosalie qui, tout en fripant l'éthique, cherche à faire des heureux autour d'elle. Un film plein de chaleur et de bonheur sans une once de méchanceté.

Sex, Lies and Videotape

(Steven Soderbergh) États-Unis

« Je ne porte pas de jugement sur mes personnages; je ne prêche pas. J'affirme simplement que nous sommes responsables de nos actes. Chacun est libre de gâcher sa vie, mais il en subira un jour les conséquences. »

Steven Soderbergh

Steven Soderbergh donne à vingt-six ans son premier film qui ne manque pas d'attraits. C'est d'un quatuor qu'il s'agit. L'avocat John est marié à Anne qui a une soeur du nom de Cynthia. Graham, ancien copain de John, revient à Bâton-Rouge, sa ville natale, avec une provision d'interviews vidéo où des femmes traduisent avec force



détails leur vie sexuelle. Comme Anne apprend que son mari la trompe avec sa soeur Cynthia, elle décide d'aller trouver Graham qui l'écoute raconter abondamment sa vie. Ainsi les rapports entre les êtres se révèlent tendus et les obsessions de Graham deviennent insupportables. Tout l'intérêt du film vient de ce courant qui court d'une personne à l'autre et les détermine singulièrement. Finalement, Graham, le courtois, le patient, le taciturne, ne peut plus supporter ce rôle d'inquisiteur qui est, pour ainsi dire, devenu celui d'imposteur. Toute cette cure psy apparaît comme un dévergondage oral des plus audacieux. *Sex, Lies and Videotape* porte bien son nom, car ce film nous conduit dans les couloirs étroits où s'expriment des troubles intérieurs. L'érotisme éclate donc dans des mots, tandis que les images traduisent la démarche rationnelle des protagonistes.

Splendor (Ettore Scola) Italie

« C'est un film sur les spectateurs que nous sommes tous, qui avons besoin de nous retrouver dans une salle pour éprouver, ensemble, certaines émotions, faire se rencontrer nos désirs et nos rêves, nous laisser entraîner par un courant affectif et alimenter une mémoire collective. »

Ettore Scola

Aussi bien en Amérique qu'en Europe, la crise de cinéma s'est manifestée par la baisse de l'assistance et, conséquemment, par la fermeture de salles. Et le Québec n'a pas été épargné par ce courant. C'est précisément de la fin du cinéma « Splendor » que nous parle Ettore Scola. Et, pour ce faire, il va nous résumer trente ans de cinéma, trente ans durant lesquels des extraits des grandes oeuvres vont réapparaître sur l'écran. En ce temps-là, on étendait une toile en plein air et on projetait au gré du vent *Metropolis*. À l'expressionnisme allemand va succéder le néo-réalisme italien. Années de gloire marquées par les oeuvres de De Sica, de Rossellini, de Fellini. Qu'elle est belle cette scène de *Miracle à Milan* où les gens paient une obole pour venir admirer un coucher de soleil! Spectacle éblouissant encore plus lumineux qu'un film. Mais la télévision va venir et les gens vont se braquer sur cette boîte à pandore. Trois personnages font les frais





de ce film sur la « grandeur et décadence » d'une belle salle de province où le toit s'ouvre sur le firmament étoilé: le directeur de la salle (Marcello Mastroianni), l'ouvreuse (Marina Vlady), et le projectionniste (Massimo Troisi). Pendant deux heures, nous verrons les gens envahir la salle puis, peu à peu, se faire rares. Quelle ironie que cette séquence de la rétrospective du cinéma soviétique avec quelques cinéphiles dans la salle! Finalement, la salle cèdera la place à un commerce. Mais Scola nous laisse sur une note d'espoir, sans doute inspirée par les films de Frank Capra qu'il admire beaucoup. *Splendor* est une chronique du temps qui passe pleine de nostalgie sans doute, mais davantage de tendresse.

Sweetie (Jane Campion) Australie

« Je parle des choses de tous les jours, de l'amour, des désillusions, de l'existence, des moments rares de lucidité, que nous offre notre nature limitée. Ce n'est pas dans mes sujets qu'il faut chercher la nouveauté. »

Jane Campion

Jane Campion a déjà remporté la Palme d'or au Festival de Cannes pour son court métrage *Peel*. Cette fois, cette jeune cinéaste de trente-quatre ans — née néo-zélandaise — présente son premier long métrage *Sweetie*, tableau hétéroclite d'un couple bouleversé par l'arrivée subite de Sweetie chez sa soeur Kay mariée à Louis. Cette pauvre Kay, incapable de maîtriser cette femme bizarre, encombrante, désopilante, vorace, cruelle, est véritablement terrorisée. Hélas! la venue du père, protecteur de Sweetie, n'arrange guère les choses.

Tout est centré sur cette poufiasse de Sweetie qui bouleverse tout sur son passage et s'impose comme une plaie dévorante. Inutile de dire que le film est d'une lourdeur et d'une laideur presque insupportables. La famille est victime non seulement des caprices de Sweetie, mais aussi de ses maléfices, car elle fait peur à tout le monde par ses fantaisies inattendues et mêmes néfastes. Elle finira par être victime de ses propres audaces. Jane Campion nous décrit cette triste micro-société sans complaisance et le spectateur se demande à qui s'attacher: à une mère frustrée, à un père borné, à une Kay complexée et surtout à une Sweetie névrosée? Jane Campion semble donner ainsi raison au mot de Gide: « Famille, je vous hais ». Un film torchon.

Le Temps des gitans / Dom za vesanje (Emir Kusturica) Yougoslavie

« Ce que je recherche avant tout, c'est à m'identifier à des personnages qui ne sont pas des héros. Mes personnages ne possèdent pas le savoir universel, ils ont des doutes. Ma philosophie rejoint celles des tziganes: ils vivent pour être heureux, pas pour être victimes de leur existence. »

Emir Kusturica

Nous avons aimé *Papa est en voyage d'affaires*, Palme d'or à Cannes en 1985. *Le Temps des gitans* du même réalisateur est une sorte de chronique touffue d'une communauté de tziganes au sud de la Yougoslavie. La description de ce monde est assez sordide. On vit d'expédients, car le bandit Ahmed domine le groupe et manipule les gens. C'est ainsi que Perhan — personnage central — doué de télékinésie (il déplace les conserves et les cuillers avec son seul regard) finit par se mettre à son service. Il fait le trafic des enfants condamnés à voler et à mentir, sous la menace de sévices cruels. Il y a, dans ce film, une sorte de poésie du fragile quotidien, mais qui dégénère vite dans le « sale et méchant ». C'est ainsi que cette faune paraît peu sympathique, si on excepte la grand-mère qui essaie de protéger le pauvre Perhan. Il semble qu'Emir Kusturica n'ait pas su maîtriser son sujet qui s'étire indéfiniment. Bien vite, on a compris la misère et les stratagèmes de ce groupe de tziganes ou roms qui vivent dans des conditions pénibles et se livrent à des occupations louches.



La Toile d'araignée / Das Spinnennetz (Bernhard Wicki) Allemagne fédérale

« Par ce film, je veux montrer le non-respect des autres et l'irresponsabilité politique qui justifient une carrière comme celle de Theodor Lohse. »

Bernhard Wicki

Comme *La Légende du saint buveur* d'Ermano Olmi, primé à Venise l'an dernier, *La Toile d'araignée* est tiré d'un roman de Joseph Roth. Ce livre visionnaire annonçait l'irrésistible ascension du nationalisme allemand. Et c'est une sorte de chronique plutôt qu'une épopée que nous donne le réalisateur. Nous sommes dans les années 20 et la République de Weimar chancelle. Le chômage sévit et les complots prospèrent. Tout tourne autour de l'ex-lieutenant Lohse. C'est un être qui a retrouvé sa fierté par toutes sortes de compromis. C'est lui qui tire les ficelles. Autour de lui, circulent différents individus qui se suspectent, se méprisent. Bref, des affrontements surviennent, des citadins se soulèvent, des paysans se révoltent. Alors on assassine sans merci, au couteau, au pistolet et même à la pioche. Ainsi se prépare donc la venue des maîtres qui prendront le pouvoir... absolu. Le film réunit des milliers de figurants mettant en évidence des factions rivales. Il y a, dans ce long métrage, de plus de trois heures de la grandiloquence et de l'emportement. Si le film retient le spectateur, c'est qu'il est conduit par l'anecdote et par le comportement souvent instable du « héros » Lohse. *La Toile d'araignée* est un film marathon d'une autre époque. L'ambiguïté dit tout.

Torrents of Spring / Eaux printanières (Jerzy Skolimowski) Italie

« J'ai refusé de filmer une pure tragédie, avec les conventions propres au théâtre et au cinéma muet. J'ai tenté en revanche de donner une interprétation esthétique et chatoyante au texte de Tourgueniev. »

Jerzy Skolimowski

Nous sommes au cœur de l'Europe du XIXe siècle. Le jeune Russe Dimitri Sanine rencontre Gemma qui l'intéresse, mais elle est déjà promise à un autre. Qu'à cela ne tienne, il y a la belle Maria qui peut intervenir. Mais le choix devient difficile. Et qui court... C'est un bien beau film que nous offre Jerzy Skolimowski. Trop beau peut-être au point qu'on peut le placer à côté des *Liaisons dangereuses*. Mais voilà, alors que le film de Frears nous jetait dans des passions survoltées, celui de Skolimowski nous offre une sorte de divertissement. C'est ainsi qu'il termine son film dans le tourbillon du carnaval de Venise évoluant dans le merveilleux Palais des Doges. Un film illustré par des acteurs privilégiés: Timothy Hutton, Valeria Golino et Nastassja Kinski. On reste ébloui par cette performance et ravi par cette évocation. C'est tout.

Trop belle pour toi (Bertrand Blier) France

« Je fais un métier de provocateur: faire du cinéma, c'est provoquer. Il y a parfois des provocations douces: on se laisse embarquer dans une histoire un peu bizarre. C'est le cas de mon dernier film. »

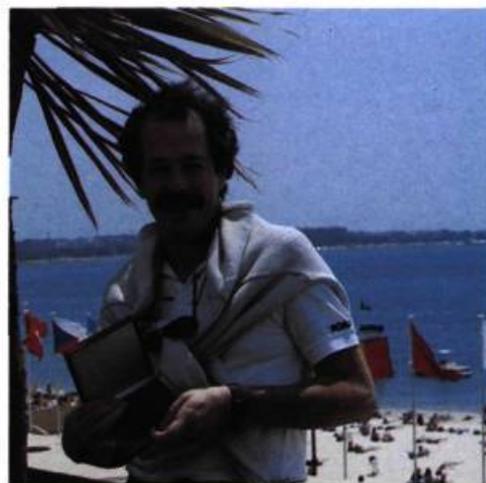
Bertrand Blier

On se lasse de tout. Même de la beauté. C'est ainsi que Bernard (Gérard Depardieu) va plaquer sa merveilleuse femme Florence, incarnée par Carole Bouquet, pour sa secrétaire intérimaire plutôt tarte, Colette, empêtrée dans les lourds atours de Josiane Balasko. Dès qu'il l'a vue, elle lui a souri. Et ce fut suffisant pour que le sort en soit jeté. Terminées les étreintes avec Florence, maintenant c'est Colette qui



l'attire. Comment expliquer ce revirement subi? Comment comprendre les sursauts de l'attraction? Et pourtant quel contraste physique entre la délicate Florence et la gourde Colette! Mais allez donc comprendre. Ce qu'il faut comprendre, c'est que Bertrand Blier aime les contrepoids, les confrontations, les équivoques. Car ce film se joue entre trois personnages. Le quatrième (le mari de Colette) fait presque tapisserie. Et ce que Blier nous montre, c'est la tendresse, l'amitié de ce costaud pour cette femme si éloignée de la sienne et son mépris, pour ainsi dire, pour cette dernière. Et cela se témoigne par des mots grossiers et éclatés, dans des emportements brusques et des gestes indignes, comme aussi dans des moments tendres, sensuels avec la nouvelle élue. Il semble que le père ait oublié qu'il a un fils qui adore la musique et que Schubert est le musicien qui a le mieux exprimé les sentiments humains. Mais Bernard ne peut supporter cette musique trop apparentée à sa femme. Il la méprise, la récuse alors qu'elle s'élève dans des moments sublimes. On pourrait penser qu'il s'agit encore une fois d'un banal triangle. Si le thème est éternel, la manière étonnante (les ralentis, les impressions de Bernard, le montage audacieux) d'articuler les séquences donne au film un caractère éblouissant qui nous fait, non pas oublier hélas! mais excuser les grivoiseries qui altèrent un film d'une qualité d'invention remarquable.



PALMARÈS 1989**FILMS DE LONG MÉTRAGE***Palme d'or**Sex, Lies and Videotape* de Steven Soderbergh*Grand Prix spécial du Jury**Trop belle pour toi* de Bertrand Blier*Nuovo Cinema Paradiso* (Cinéma Paradiso) de Giuseppe Tornatore*Prix d'interprétation féminine*Meryl Streep dans *A Cry in the Dark* de Fred Schepisi*Prix d'interprétation masculine*James Spader dans *Sex, Lies and Videotape* de Steven Soderbergh*Prix de la mise en scène*Emir Kusturica pour *Dom Za Vesanje* (Le Temps des Gitans)*Prix de la meilleure contribution artistique**Mystery Train* de Jim Jarmusch pour son langage cinématographique*Prix du Jury**Jésus de Montréal* de Denys Arcand

Denys Arcand, récipiendaire du Prix oecuménique

* * *

FILMS DE COURT MÉTRAGE*Palme d'or**50 ans* de Gilles Carle, représentatif de l'effort continu de l'Office national du film du Canada en faveur du court métrage*Mention pour un film d'animation**Yes We Can* de Faith Hubley*Mention pour un film de fiction**Performance Pieces* de Tom Abrams

* * *

*Camera d'or**Az en XX. Szazadom* (Mon XXe siècle) de Ildiko Enyedi*Grand Prix technique de la Commission supérieure technique**Kuroi Ame* (Pluie noire) de Shohei Imamura pour la maîtrise du noir et blanc au service de l'oeuvre*Prix oecuménique**Jésus de Montréal* de Denys Arcand pour sa relecture contemporaine incisive du message de l'Évangile, dans une forme riche et complexe, utilisant les rapports entre spectacle et réalité.*1re Mention**Kuroi Ame* (Pluie noire) de Shohei Imamura pour une approche sensible d'un événement apocalyptique où, dans un monde menacé, l'homme garde une dimension de dignité et d'espoir.*2e Mention**Yaaba* de Idrissa Ouedraogo

À travers l'histoire d'une vieille femme victime des mécanismes sociaux d'un village africain, le film met l'accent sur l'évolution des enfants vers un esprit de tolérance.